Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 28

Artikel: Le portrait du Pape
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196984

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sont extraits. La terrasse terminée, les matériaux arrivent, non comme autrefois, en tas, mais au fur et a mesure des besoins, étiquetés, numérotés, appareillés ; meulières, pierres, sables, plâtres, ciments, bois.

L'entrepreneur, de son cabinet, commande les dimensions, on les lui expédie bonnes à poser. Au fur et à mesure de leur arrivée, les matériaux sont conduits par de petits wagonnets à pied d'œuvre. On dresse la chèvre et les poutres, le matin dès l'aube, sans bruit.

Une grue installée à l'intérieur monte incessamment sans efforts les matériaux à leur place.

Le béton se fait par une machine spéciale. Le gros œuvre terminé, arrivent les couvreurs, les charpentiers, les zingueurs, les mouleurs, les sculpteurs, les ravaleurs qui, la *ripe* à la main, derrière la façade de planche, donnent à l'immeuble le dernier coup de fini. Puis les menuisiers, marbriers, stucateurs, tapissiers, gaziers, font les installations intérieures et un beau matin la maison, toute pimpante et claire, sort de son alvéole de bois, prête à être habitée.

Le portrait du Pape.

Léon XIII, on le sait, est très modeste. Cette modestie et la crainte des fatigues de la pose, crainte bien naturelle à son âge, l'avaient toujours engagé à répondre par une fin de non-recevoir aux sollicitations des peintres les plus renommés, désireux de faire son portrait.

Mais le Saint-Père avait compté sans Chartran, le grand portraitiste français, devant la ruse duquel son inflexible parti-pris dut céder.

L'histoire est piquante. Voici comment elle est contée par M. Emile Blavet, dans le journal *La France*. Le manque de place nous oblige à résumer :

Dans un moment où la politique pontificale manifestait des sentiments sympatiques à la France, Chartran obtint, par l'entremise de M. Lefèvre de Behaine, ministre de France auprès du Vatican, une audience intime du Pape.

A l'heure dite, Chartran franchissait le seuil des appartements particuliers, tenant sous son bras un paquet assez volumineux enveloppé de serge verte. Sa Sainteté l'accueillit avec son bon sourire :

— Je suis heureux, dit-elle au visiteur, de recevoir un artiste de votre talent, et surtout un artiste français. Mais je dois vous prévenir tout d'abord que je me suis fait une règle absolue de ne jamais poser pour un peintre... Je suis vieux, ma pauvre santé ne me permet pas cet effort plusieurs fois renouvelé...

— Qu'à cela ne tienne, Saint-Père ! répondit Chartran. Si la crainte de la fatigue est le seul obstacle à la réalisation de mon vœu le plus cher, il est vaincu d'avance.

Et, dépliant la serge verte, il en sortit une toile d'un mètre sur quatre-vingt-dix, qui fit pousser au Pape un petit cri de surprise admirative.

— Mais c'est mon portrait, s'écria-t-il, et d'une ressemblance, d'un fini !

— Non, Saint-Père, ce n'est que l'esquisse, une esquisse très poussée, que j'ai faite avec mes souvenirs, en m'aidant de la gravure et de la photographie, pour vous épargner les horreurs de la pose !... Votre Sainteté se laissera-t-elle fléchir ?

Et, comme il s'était agenouillé pour mettre en meilleur jour son esquisse :

— Voyez, Saint-Père, je vous le demande à genoux !

Léon XIII était désarmé. Il se défendit mollement, pour la forme !

— Ne comptez pas au moins que je vous donne plus d'une demi-heure, trois quarts d'heure au plus !

— Cela me suffira.

— Demain, alors !

Le lendemain, dans la grande salle du Consistoire secret, voisine des appartements du Pape, et disposée en ateliers, le peintre et son auguste modèle se trouvèrent face à face.

Une demi-heure passa, puis une heure, puis deux, sans que Léon XIII eût l'air de se souvenir qu'il avait limité lui-même la durée de la séance. Heures exquises pour l'artiste, délicieusement bercé par la parole, tour à tour enjouée ou grave, spirituelle ou profonde, de ce noble esprit ouvert à toutes les belles et grandes choses de l'intelligence et de l'art ; par cette causerie à bâtons rompus, où s'affirmaient de vives sympathies pour la France. Tout cela sur un ton de familiarité paternelle, dans le plus pur français, avec une pointe d'accent méridional, qui lui donnait une étrange saveur.

Cette séance fut suivie de cinq autres, et, le dernier coup de pinceau donné, le Pape ne marchanda pas ses compliments à l'artiste, et en témoignage de sa satisfaction, il lui remit un écrin à ses armes, contenant, avec son portrait-miniature, une bénédiction écrite de sa main.

Le progrès aux champs.

Il faut pourtant que le progrès aille se nicher partout et, jusque dans le plus petit village, il envoie maintenant ses nouvelles inventions. Nous n'avons pas protesté — loin de là — lorsque les machines à fouler le raisin sont venues relever de corvée les *brandards* qui, pendant des temps infinis, tapaient dans leurs gerles à grands coups de pilon pour écraser les grappes, mais nous ne pouvons en faire autant pour les faucheuses mécaniques qui se promènent maintenant dans les champs sans plus de gêne que les vélos sur les routes.

C'est le progrès ! plus de lever, pour le paysan, à la première lueur de l'aurore, car les machines à faucher redoutent la rosée et les habitants du village pourront rester dans leurs lits et se retourner de l'autre côté lorsque la cloche de trois heures sonnera le départ pour les champs selon sa vieille habitude désormais inutile. Les premiers rayons du soleil ne seront plus salués par les propos joyeux des faneuses se mêlant au bruit de la faux qu'on aiguise et les faucheurs ne se grouperont plus autour du déjeuner matinal étalé sur les andains fleuris.

Mais, lorsque la chaleur du soleil aura bu jusqu'à la dernière goutte de rosée, les faucheuses aux lames brutales s'en iront par les prés embaumés saper les herbes et les fleurs.

Pauvres bluets, marguerites, esparcettes rouges ! vous frémissez en entendant les pas pressés des chevaux et le bruit de la machine redoutable qui vient à vous ! Hélas ! vous n'avez plus à attendre, pour clôturer votre courte et odorante vie, une mort pleine de poésie qui vous couche doucement sur l'herbe des andains, et, pour vous préparer à l'agonie prochaine, vous n'entendrez plus le vieux chant des faucheurs :

Passe, passe, ô ma faux, repasse infatigable ;
Retourne sur tes pas et reviens en sifflant,
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable
Et, souple, sous ma main, soutiens bien ton élan !

Abats la pâquerette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfeuil,
Et la dent de lion, à la feuille effilée,
Et le trèfle surtout, qui des prés est l'orgueil.

Mme Desbois.

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un *oui* se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout », se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous », se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule *young lady* qui ne le connaisse.

Madame la cigogne de Sauvabelin.

Voilà une personne que, sans doute, vous ne connaissez pas.

Il est très probable que la cigogne de Sauvabelin n'existe que dans la naïve imagination de trois enfants de notre ville, qui lui ont adressé trois petites lettres. Une de nos lectrices veut bien nous les communiquer.

Les cigognes, chacun le sait, passent, à tort ou à raison — en Allemagne surtout — pour les messagères du bon ange qui préside à la naissance de ces gentils bambins frais et roses, la joie de nos maisons. De là les requêtes ci-dessous.

Le facteur, ignorant le domicile de la destinataire, a déposé les lettres au restaurant du lac à patiner.

Voici ces missives, écrites sur papier de couleur tendre. L'orthographe, que nous respectons, fera la joie des membres de la société pour la réforme orthographique.

La première de ces lettres est écrite par un garçon ; les deux autres par des petites filles :

« Chère Sigogne ! — J'aimerais que tu m'envoye un petit Bébé garçon, silteplet. Un garçon qui est : Des yeux bleux, des cheveux noirs, les joues roses. Silteplet. — L'adresse est..... »

* * *

« Chère Cigogne. — Je viens te demander un petit frère avec les cheveux noirs et des yeux bleus et les joues roses. Mon adresse est..... »

* * *

« Chère Sigogne. — Je vient te demander une petite sœur avec les yeux bleus, les cheveux noirs, des dents blanches. — Notre adresse..... »

Et que l'on dise encore qu'il n'y a plus d'enfants !

Les ruses de l'amour.

Un jeune employé d'une maison de banque de Berlin s'amouracha un beau jour de la fille de son patron et chercha à obtenir les bonnes grâces de la demoiselle en lui prêtant les nouveaux romans parus. Quand il crut pouvoir le faire, il écrivit sa déclaration.

Un jour le banquier rentre à la maison plus tôt que de coutume et ne trouve pas ces dames. Elles étaient encore à la promenade.

Il prend par mégarde sur la table un volume qui s'y trouvait ; c'était le roman à la mode, celui dont on parlait beaucoup. Il l'ouvre, le feuillette et remarque avec étonnement que quelques mots y sont soulignés au crayon, des mots tout ordinaires et fort inoffensifs, tels que *je*, etc. Il tourne les pages, c'est partout la même chose.

Une pensée lui vient — les pères de filles riches voient clair — il lit les uns après les autres les divers mots soulignés et déchiffre ce qui suit : Ma... demoiselle... vous... offenserais-je... si... je... vous... disais... que... je... vous... etc., bref, toute une lettre d'amour se terminant par ces mots : « Réponse... dans... le... prochain... chapitre. »

« Attends, pense le père, je m'en vais te donner ta réponse. » Il souligne lui-même quelques